

ANTOINE BELLO

LES ÉCLAIREURS

roman

nrf

GALLIMARD

Résumé des *Falsificateurs*

En 1991, Sliv Dartunghuver, jeune Islandais diplômé en géographie, est embauché en qualité de chef de projet par le cabinet de conseil environnemental Baldur, Furuset & Thorberg. Gunnar Eriksson, son supérieur hiérarchique, lui révèle rapidement que le cabinet abrite les activités d'une organisation secrète, le Consortium de Falsification du Réel. Les agents du CFR, disséminés dans des centaines de bureaux et d'antennes à travers le monde, produisent des scénarios qu'ils s'efforcent ensuite d'installer dans la réalité en créant de fausses sources ou en altérant des documents existants. Ainsi par exemple, la chienne Laïka, censée avoir fait le tour de la Terre à bord d'un satellite Spoutnik, n'a jamais existé. Malgré l'insistance de Sliv, Gunnar refuse de dévoiler la finalité du CFR et l'identité de ses dirigeants.

Sliv accepte de rejoindre le CFR, sans saisir toutes les implications de sa décision. Il montre rapidement des dispositions de scénariste exceptionnelles : son premier dossier (la description des manœuvres d'une multinationale pour exproprier le peuple bochiman de ses terres ancestrales) décroche le prix du meilleur premier scénario. Lors de la remise des prix à Hawaï, il rencontre le Camerounais Angoua Djibo, président de la direction du Plan du CFR, ainsi que deux jeunes agents, l'Indonésienne Magawati Donogurai et le Soudanais Youssef Khrafedine, qui vont devenir ses meilleurs amis.

En 1993, Sliv prend un nouveau poste à Córdoba en Argen-

tine. Le bureau de Córdoba est spécialisé dans les opérations de falsification, un domaine qui constitue justement le point faible de Sliv. Celui-ci travaille sous les ordres de Lena Thorsen, une Danoise à peine plus âgée que lui, qui l'a précédé chez Baldur, Furuset & Thorberg. Une saine émulation s'installe entre Sliv, le scénariste surdoué, et la belle Lena qui maîtrise comme personne l'art de créer des sources de référence. Usant sans vergogne de ses prérogatives hiérarchiques, Lena fustige régulièrement Sliv pour sa désinvolture. Un jour, pressé de partir en vacances avec Maga et Youssef, Sliv omet de vérifier une source dans un dossier portant sur le galochat, un poisson qui serait mystérieusement apparu dans les eaux du Pacifique. Par malchance, le gouvernement néo-zélandais s'empare de la question du galochat, qu'il tente de rapprocher des essais nucléaires français dans le Pacifique. Pris de panique à l'idée d'être découvert, Sliv essaie d'effacer ses traces mais ne réussit qu'à attirer un peu plus l'attention sur lui. Le patron du bureau de Córdoba se voit contraint d'appeler les Opérations spéciales à la rescousse. Deux agents particulièrement inquiétants, Jones et Khoyoulfaz, débarquent le lendemain. Thorsen, inquiète pour ses perspectives de carrière, enfonce Sliv dont les dénégations énergiques ne peuvent faire oublier qu'il a, par son imprudence, compromis la sécurité du CFR. Le verdict tombe : il faut supprimer un fonctionnaire du gouvernement néo-zélandais, John Harkleroad, pour circonscrire les risques. Lena Thorsen signe l'ordre de mission mais Sliv s'y refuse et s'en prend violemment à son employeur : personne ne lui a jamais dit que le CFR était parfois amené à tuer. Thorsen dénonce la naïveté de Sliv : s'il avait réfléchi deux minutes, il aurait compris que le caractère clandestin de l'organisation l'obligeait en cas de nécessité à des mesures extrêmes. Finalement, Khoyoulfaz assomme Sliv. Quand celui-ci se réveille, il est trop tard : Harkleroad est mort.

Sliv démissionne et quitte Córdoba sans revoir Thorsen. Il trouve refuge chez sa mère en Islande où il s'abrutit dans le travail physique pour oublier sa faute. Il se rend sur la tombe de John Harkleroad en Nouvelle-Zélande. Mais la culpabilité ne le lâche pas. Il ignore les appels de ses amis Youssef et Maga, à qui

il n'ose pas raconter la vérité. Il sait au fond de lui que Thorsen a raison : il s'est comporté comme un enfant, sans se préoccuper des conséquences de ses actes. Sliv n'arrive pas à reprendre une vie normale. Il ne peut plus lire les journaux sans y chercher les signes d'une intervention du CFR. Il réalise que la falsification est une drogue dont il aura du mal à se passer et finit par écrire à Gunnar pour le supplier de le réintégrer. Quelques jours plus tard, il reçoit sa nouvelle affectation : il part à Krasnoïarsk en Sibérie suivre les cours de l'Académie, qui forme les futurs dirigeants du CFR.

L'ambiance à Krasnoïarsk est studieuse et intensément compétitive. À la fin de la première année, les meilleurs étudiants peuvent choisir de rejoindre l'un des trois corps d'élite, le Plan, l'Inspection générale ou les Opérations spéciales, tandis que les candidats moins bien classés sont reversés dans les directions fonctionnelles. Sliv se maintient facilement dans le peloton de tête et rédige à ses heures perdues un dossier remarquablement abouti sur les archives de la Stasi, la police secrète est-allemande. Alors qu'il se destinait naturellement au Plan, dirigé par son mentor, Angoua Djibo, il opte au dernier moment sur un coup de tête pour les Opérations spéciales, dont le directeur n'est autre que Yakoub Khoyoufz. L'accompagnent l'inévitable Lena Thorsen et le Japonais Ichiro Harakawa.

Dans la foulée, Gunnar révèle à Sliv que l'épisode de Córdoba était une mise en scène. John Harkleroad n'est pas mort. Le CFR a voulu infliger une leçon à Sliv en lui montrant à quels dangers sa légèreté pouvait exposer l'organisation. Sliv en veut d'abord à Gunnar mais se rend compte que celui-ci a agi pour son bien. Dès lors, Sliv reprend goût à la vie. Il renoue avec Maga et Youssef. Ce dernier a un peu de mal à comprendre la réaction de Sliv. Il lui reproche notamment de n'avoir pas dénoncé le CFR puis finit par lui pardonner.

Sliv apprend énormément au contact de Khoyoufz. Pendant deux ans, il sillonne le réseau du CFR et démine des dizaines de situations délicates... sans jamais tuer personne. Il règle un vieux dossier, la carte du Vinland (les Vikings auraient découvert l'Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb), et en tire la

conviction que le CFR doit arrêter la falsification physique et se concentrer sur la falsification électronique, beaucoup moins dangereuse. Le Comité exécutif du CFR, la plus haute instance de l'organisation, valide l'analyse de Sliv et lui demande de faire le tour des bureaux pour expliquer la réforme. L'autre grand projet de Sliv — aider les Bochimans à se constituer en État indépendant — est en revanche rejeté.

À la fin du premier tome, Sliv célèbre son trentième anniversaire avec ses amis, dont Youssef et Maga, désormais fiancés, qui ont eux aussi intégré l'Académie. Sliv regarde en arrière. Il vient de donner sept ans de sa vie à une organisation qu'il aime et déteste à la fois et dont il ne connaît toujours pas la finalité. Son tempérament de joueur le pousse à s'élever dans la hiérarchie pour percer un jour le mystère du CFR mais il ne peut s'empêcher de se demander : Et si je faisais fausse route ?

Pour Alice, qui aime tant les histoires

PREMIÈRE PARTIE

Dili

Comme chaque fois que je poussais la lourde porte vitrée du cabinet Baldur, Furuset & Thorberg, je méditai brièvement sur le tour qu'avait failli prendre ma vie dix ans plus tôt, ce jour où j'avais répondu à une annonce pour un poste de chef de projet en études environnementales. Si Gunnar Eriksson, le directeur des Opérations du cabinet qui m'avait embauché, n'avait pas décelé en moi des dispositions pour un autre type d'activités, je serais probablement aujourd'hui en train d'évaluer les risques de pollution fluviale que fait courir l'implantation d'une usine d'incinération dans la banlieue de Copenhague.

La réceptionniste, occupée à renseigner un livreur, me salua d'un sourire. Voyant en moi un consultant indépendant qui travaillait épisodiquement pour le cabinet, elle ne s'étonnait ni de mes absences prolongées ni de mes horaires erratiques. Cette couverture que nous avons mise en place avec Gunnar à ma sortie de l'Académie nous donnait entièrement satisfaction : elle répondait à la curiosité du fisc islandais et expliquait mes déplacements aux quatre coins du monde.

— Sliv, quel bon vent ! s'exclama Gunnar en me serrant chaleureusement contre sa poitrine. Je me demandais si tu

n'avais pas perdu notre adresse. À quand remonte ta dernière visite ?

La question était posée sur un ton trop badin pour être totalement innocente. Kristin, la femme de Gunnar, avait succombé un an plus tôt à une embolie pulmonaire foudroyante. Gunnar n'était absolument pas préparé à cette disparition et il lui avait fallu un moment pour encaisser le coup. Il n'avait pas d'autres enfants que les treize agents qu'il avait recrutés durant sa carrière. Comme j'étais à la fois le plus proche de lui et le seul à habiter encore Reykjavík, je passais le voir au moins une fois par semaine, sauf évidemment quand j'étais en mission à l'étranger.

— Trop longtemps, soupirai-je. Je reviens de Sydney, j'ai atterri ce matin. Avant cela, j'avais enchaîné Londres, Toronto et Los Angeles.

— C'est effrayant, grommela Gunnar. Il faudra que j'en touche un mot à Yakoub, tu vas t'esquinter la santé, à la longue.

Nous savions tous les deux qu'il n'en ferait rien. Les Opérations spéciales comptaient moins d'une centaine d'agents et ne pouvaient se passer d'aucun. D'ailleurs, mes plaintes épisodiques ne trompaient personne, et surtout pas Gunnar : j'adorais ma vie d'agent de classe 3 et je ne l'aurais échangée pour rien au monde.

— Et d'abord, quel besoin avais-tu d'aller à Los Angeles ? Ils ne pouvaient pas envoyer Lena ? Elle habite à Hollywood, si je ne m'abuse.

La blessure qu'avait ouverte Lena Thorsen en coupant les ponts avec Gunnar ne s'était jamais totalement refermée. Elle avait quitté Reykjavík dix ans plus tôt sans un mot de remerciement pour celui qui lui avait tout appris. Depuis, elle ne lui donnait plus signe de vie — pas même une carte à Noël.

— Aux dernières nouvelles, elle y était encore, répondis-je. Mais ma mission n'était pas exactement de son ressort. J'ai entendu dire qu'elle se spécialisait dans le piratage informatique.

— Voilà bien un domaine qui me paraît fait pour elle, ronchonna Gunnar. En tête à tête avec son ordinateur toute la journée sans risque de frayer avec quelqu'un de moins intelligent qu'elle. Tu ne lui as pas fait signe ?

On aurait dit ma mère quand elle me reprochait de ne pas téléphoner plus régulièrement à ma sœur. Bizarre comme, avec l'âge, on se préoccupe moins de ses propres relations que de celles des autres.

— Non. À vrai dire, je ne l'ai revue qu'une fois depuis la fin de l'Académie, à un séminaire. Elle n'a pas desserré les mâchoires et pourtant, ce soir-là, quelques-uns de mes collègues lui auraient volontiers conté fleurette.

Il y avait d'ailleurs là un mystère que je ne m'expliquais pas. Les lois de la statistique auraient voulu que nous nous croisions plus souvent. François Bérard, le directeur du centre de Paris, s'était plaint récemment devant moi de n'avoir encore jamais rencontré Lena. Il l'avait plusieurs fois réclamée personnellement en invoquant son expertise des questions de civilisations antiques. Sentant peut-être comme moi que Bérard avait d'autres intentions moins avouables, le planning des Opérations spéciales lui avait chaque fois répondu que l'agent Thorsen était indisponible.

— Mais ne reste pas debout. Tu veux un thé ? Je viens justement de recevoir un arrivage de Ceylan. Tu m'en diras des nouvelles.

— Pas de sucre, répondis-je machinalement en me laissant tomber dans un des confortables fauteuils en cuir de Gunnar. J'ai fait deux ou trois découvertes que j'aimerais partager avec vous.

J'ouvris ma sacoche et en sortis une liasse de feuilles couvertes de notes. Je les disposai en plusieurs piles, tandis que Gunnar pestait dans mon dos contre sa secrétaire Margrét.

— Elle m'a encore chapardé mon sucrier, c'est exaspérant à la fin ! Si elle trouve que je m'empâte, elle n'a qu'à me le dire en face.

De fait, Gunnar avait pris une dizaine de kilos depuis la mort de Kristin. Sa chemise sortait de son pantalon et je notai du coin de l'œil qu'il avait percé un trou supplémentaire à sa ceinture. Je m'abstins cependant prudemment de tout commentaire.

Gunnar déposa une tasse devant moi et prit place dans le deuxième fauteuil.

— Alors dis-moi, as-tu identifié le sixième membre du Comex ?

À mon retour à Reykjavík, Gunnar m'avait lancé un défi : « Si l'on refuse de te révéler la finalité du CFR, pourquoi n'essaies-tu pas de la deviner ? Tu sais que seuls les six membres du Comité exécutif connaissent le secret du CFR. Commence par découvrir l'identité de ces membres, l'étude de leurs dossiers et de leurs actions te fournira ensuite des indices précieux sur leurs motivations. »

C'était d'autant moins sot que ma fonction actuelle constituait un poste d'observation idéal. Ma qualité d'agent des Opérations spéciales m'autorisait à consulter n'importe quel dossier dont je connaissais l'existence (la précision avait son importance, je ne pouvais ainsi pas retirer toute la production d'un agent donné, sauf à suggérer que celui-ci mettait l'organisation en danger et devait être placé sous surveillance). Mais je bénéficiais surtout d'un autre avantage. Angoua Djibo, le président du Plan, m'avait chargé trois ans plus tôt de faire le tour des principales implantations du CFR pour présenter une réforme substantielle dont

j'avais été l'initiateur : l'abandon pur et simple de la falsification physique. J'avais le premier énoncé que l'accélération du progrès technique condamnait inéluctablement les faux à l'ancienne. Un plan falsifié comme la carte du Vinland sur laquelle j'avais travaillé pouvait tromper les experts de son époque mais, tôt ou tard, la science permettrait d'en établir la genèse de façon indiscutable, attirant au passage l'attention sur les conditions de sa mise en circulation. Le CFR ferait mieux, écrivais-je alors, de se concentrer sur la falsification électronique, à la fois plus efficace et moins dangereuse. Je consacrai à la mission de Djibo une énergie qui l'étonna lui-même. En moins de six mois, je rencontrai personnellement les directeurs des quatorze centres du CFR et les patrons de presque deux tiers des bureaux. J'étais évidemment pénétré de l'importance de mon sacerdoce mais j'y voyais surtout l'occasion de m'aboucher avec le management intermédiaire du CFR, les hommes et les femmes qui pilotaient le navire au quotidien et les plus susceptibles de satisfaire mon insatiable curiosité.

— Hélas non, répondis-je. Et encore ne suis-je pas sûr des cinq autres.

— Récapitulons. Que sais-tu avec certitude ?

— Avec une certitude absolue ? Pas grand-chose. Je sais qu'Angoua Djibo fait partie du Comex. Vous me l'avez dit un jour et il ne l'a jamais démenti quand j'y ai fait allusion en sa présence.

— Tu peux tenir ça pour acquis. Quoi d'autre ?

— Comme par ailleurs Djibo préside le Plan, j'ai tendance à penser que Yakoub Khoyoulfaz et Claas Verplanck qui dirigent respectivement les Opérations spéciales et l'Inspection générale font également partie du Comex.

— Oui, je vois, médita Gunnar en soufflant sur son thé brûlant. Les présidents des trois grands corps seraient assurés d'une place au Comex, ça paraît logique.

— À partir de là, j'en suis réduit à des conjectures. Premier angle d'attaque possible : la hiérarchie. Je ne prétends pas connaître en détail l'organigramme du CFR mais j'en ai tout de même une idée relativement précise. Chaque grand corps compte plusieurs vice-présidents...

— Tu connais leurs noms ?

— Oui, affirmai-je en consultant mes notes. Ching Shao, Jim Lassiter et Per-Olof Andersen au Plan ; Martin De Wet et Carolina Watanabe aux Opérations spéciales ; Diego Rojas et Lee-Ann Mulroney à l'Inspection générale.

— Il n'y aurait pas le même nombre de vice-présidents dans tous les grands corps ?

— J'ai de bonnes raisons de le croire. De Wet et Watanabe sont les deux seuls aux Opérations spéciales, c'est établi. J'ai recensé au moins trois vice-présidents au Plan mais c'est aussi le corps le plus étoffé. Quant à l'Inspection générale, ils sont à peine plus nombreux que nous ; ils doivent pouvoir fonctionner avec seulement deux VP.

— Cela te fait toujours sept candidats pour trois places, calcula Gunnar.

— D'où mon idée d'aller regarder du côté des directions fonctionnelles : Ressources humaines, Finances et Informatique. Après tout, les agents qui sortent de l'Académie s'orientent soit vers les grands corps soit vers les directions fonctionnelles.

— Mais tu sais comme moi que les académiciens les mieux classés choisissent invariablement les grands corps. Les directions fonctionnelles ont plutôt mauvaise réputation.

— Je ne dirais pas cela. Elles sont moins prestigieuses car plus classiques. Quel est l'intérêt de rejoindre le CFR si c'est pour travailler dans les ressources humaines ou l'informatique ? Pour autant, ces directions remplissent des fonctions essentielles : il ne me semblerait pas absurde qu'elles soient représentées au Comex.

— Je ne sais pas, déclara Gunnar en sirotant pensivement son thé. Les Ressources humaines à la limite, mais les Finances et l'Informatique, non vraiment, j'ai du mal à y croire.

J'avais appris à faire confiance aux intuitions de Gunnar. Bien qu'officiellement très bas dans la hiérarchie du CFR — il n'était même pas chef d'antenne —, il en connaissait les rouages mieux que personne. Je portai au crayon une croix en regard du nom de la directrice des Ressources humaines, Zoe Karvelis. Gunnar venait sans le savoir de confirmer une de mes théories.

— J'en viens à mon deuxième angle d'attaque : l'harmonie. Je pressens que la composition du Comex obéit à quelques grands équilibres...

— De sexe, de race, me coupa Gunnar. Oui, je l'ai souvent pensé, moi aussi.

— Et probablement aussi de religion. Commençons par le sexe. Si je me base sur les récentes promotions de l'Académie, il y a aujourd'hui presque autant de femmes que d'hommes au CFR.

— Ça n'a pas toujours été le cas, nuança Gunnar. Les cinq premiers agents que j'ai recrutés étaient tous des hommes.

— Il n'empêche. Je serais surpris et pour tout dire un peu choqué si le Comex ne comptait pas au moins deux femmes. Djibo, Khoyoulfaz et Verplanck étant des hommes,

nous aurions donc deux femmes pour les trois sièges restants.

— Il me paraît en tout cas exclu qu'il n'y en ait aucune, reconnu Gunnar. Je dirais une ou deux. Sûrement pas trois.

— Passons à la race et à la religion. Le CFR est une véritable multinationale, active sur les cinq continents. Le Comex reflète presque certainement cette diversité. Djibo est africain ; il m'a confié un jour avoir été élevé dans l'animisme mais je pense qu'il ne pratique aucune religion. Khoyoulfaz est azéri et musulman. Verplanck est blanc et catholique. Que nous manque-t-il ?

— Je trouve ta question un peu discutable, jugea Gunnar en fronçant les sourcils. Elle présuppose que la composition du Comex dépend plus de considérations géographiques que de la compétence réelle des postulants. Enfin, admettons.

Il reposa sa tasse de thé devant lui et se laissa glisser dans le fond de son fauteuil en fermant les yeux.

— Il te manque un ou une Asiatique pure souche ; un ou une Sud-Américaine ; un autre Blanc, probablement nord-américain du reste ; et peut-être un deuxième Noir, de préférence musulman. Mon Dieu, s'écria-t-il en rouvrant les yeux, si l'on nous entendait !

— Si ça peut vous rassurer, j'ai fait à peu près le même raisonnement. Croisons maintenant ces quatre critères : la position hiérarchique, le sexe, la race et la religion.

Gunnar réfléchit pendant quelques secondes.

— Je comprends maintenant où tu voulais en venir avec les directions fonctionnelles. On dirait que Zoe Karvelis coche pas mal de cases d'un coup : elle n'appartient pas à un grand corps, c'est une femme grecque de race blanche et de religion, voyons, orthodoxe ?

— Touché, répondis-je en souriant.

— Ah ah ! triompha Gunnar qui se prenait au jeu. Maintenant pour la deuxième femme, je verrais bien Carolina Watanabe. Vice-présidente des Opérations spéciales, parents japonais, née au Brésil. Catholique ou bouddhiste ?

— Bouddhiste, mais ses enfants fréquentent une école catholique à Rio.

Gunnar me coula un regard interloqué.

— Ma parole, tu connais ton sujet !

— Vous voulez le nom de ses deux chats ? Sérieusement, j'ai un problème avec Watanabe. Elle n'a jamais vécu en Asie. À mon sens, les deux vrais candidats asiatiques sont la Chinoise Ching Shao, vice-présidente du Plan, et l'Indien Marvan Nechim, directeur de l'Informatique.

— Oublie l'Informatique, décréta Gunnar qui tenait décidément en piètre estime les sectateurs du binaire. C'est Shao ta deuxième femme.

J'avais rencontré Watanabe et Shao lors de mon périple ; la Chinoise m'était apparue plus énigmatique que la Brésilienne, sans doute en partie parce que je ne comprenais qu'un mot sur deux quand elle s'exprimait en anglais. Je traçai une croix à côté de son nom.

— Cela nous laisserait deux candidats sérieux pour le dernier fauteuil : Jim Lassiter, noir, américain, vice-président du Plan...

— Encore quelqu'un du Plan ? Raye-le de ta liste.

— Ou Parviz Shajarian, iranien, musulman et directeur financier...

Gunnar secoua la tête.

— Le CFR est riche à milliards, je ne vois pas pourquoi le Comex s'embarrasserait d'un comptable. Non, le plus probable, c'est que le sixième membre est un agent hors

classe dont tu n'as jamais entendu parler. Tu sais ce qui serait rosse ?

— Non ?

— C'est qu'il soit scandinave ! s'esclaffa Gunnar. S'il y a deux sous de vrai dans ta théorie de l'harmonie, tu pourrais dire adieu à l'idée de rejoindre le Comex.

Cette perspective m'avait évidemment effleuré l'esprit mais une autre découverte récente m'avait alarmé encore bien davantage : parmi mes sept ou huit favoris, un seul — Lassiter — avait plus de soixante ans. Il n'existait sans doute pas d'âge officiel pour partir à la retraite au Comex mais je ne pouvais m'empêcher de penser que la jeunesse des membres actuels ne faisait pas mes affaires.

— Oublions le sixième homme un instant, reprit Gunnar comme pour m'éviter de céder au désespoir, et penchons-nous plutôt sur les dossiers des cinq membres présumés. Combien en as-tu retrouvés ?

— La réponse à cette question n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air. Il faut en effet écarter les dossiers produits par chaque membre avant qu'il ne soit coopté au Comex, c'est-à-dire avant qu'il ne se voie révéler la finalité du CFR. Or...

— Les dates de nomination ne sont pas publiques, acheva Gunnar.

— Exactement. On peut toutefois essayer de les retrouver. Il semblerait par exemple que Djibo ait produit deux dossiers par an jusqu'en 1988. Je dis bien « il semblerait » car les archives refusent de me fournir la liste. Puis il n'a rien publié entre 1989 et 1991 — en tout cas rien qui me soit revenu aux oreilles — et seulement un dossier par an en moyenne depuis 1992.

— Ainsi, selon toi, il aurait été trop accaparé par ses

nouvelles fonctions pendant les deux premières années. C'est mince comme raisonnement.

— D'autant plus mince, concédai-je, qu'il existe d'autres explications à son silence : il a pu prendre d'autres responsabilités cette année-là — la présidence du Plan par exemple —, s'offrir une année sabbatique, que sais-je encore ? Enfin bref, j'ai déterminé de la sorte une date théorique d'arrivée pour chacun de mes cinq favoris : 1988 pour Djibo, 1990 pour Khoyoufraz, 1986 pour Verplanck, 1996 pour Shao et 1997 pour Karvelis. Selon mes informations, ils auraient produit ensemble vingt-six dossiers.

— Seulement ?

— Je trouve au contraire que c'est beaucoup. La conception d'un bon dossier prend des semaines. Je me demande comment ils arrivent à caser cela dans leur emploi du temps.

En fait, je croyais le savoir. Les dirigeants du CFR restaient des agents avant tout. Produire des dossiers était leur raison d'être. Dans une organisation classique, les individus qui s'élèvent dans la hiérarchie sont généralement trop heureux d'abandonner leurs tâches quotidiennes au profit d'occupations réputées plus nobles. Le CFR fonctionnait à l'inverse : les cadres supérieurs se battaient pour conserver le droit d'assurer les charges des agents de base.

— Ils sont sûrement aidés, marmonna Gunnar. Je n'imaginais pas Djibo appeler Berlin pour demander qu'on lui ficelle une légende. Mais peu importe après tout, que ressort-il de ces dossiers ?

— Rien de très net, j'en ai peur. Tous les sujets sont abordés, du plus sérieux comme la guerre au Rwanda jusqu'au plus trivial comme l'extinction d'une langue imaginaire proche de l'araméen, le mlahsô.

— Peux-tu au moins organiser les dossiers en grandes familles ? demanda Gunnar.

— Pas vraiment. Deux dossiers traitent de conflits territoriaux. Khoyoulfaz invente des arguments en faveur de l’Azerbaïdjan dans sa dispute avec le Nagorny-Karabakh sur le couloir de Lachine...

— Jamais entendu parler.

— C’est la route montagneuse la plus courte entre l’Arménie et le Nagorny-Karabakh. Une voie âprement convoitée mais pas non plus l’enjeu stratégique du siècle. Idem pour l’autre conflit, qui concerne l’île de Koutsouzov revendiquée à la fois par la Chine et par la Russie...

— Et laisse-moi deviner, m’interrompt Gunnar : Shao prend position pour la Chine ?

J’opinai. Il commenta dédaigneusement :

— Bref, chacun derrière son drapeau... Tu fais fausse route.

— J’ai trois dossiers qu’on peut regrouper sous le thème « Réforme du capitalisme », continuai-je.

— Là, tu m’intéresses davantage, déclara Gunnar en s’avançant dans son fauteuil pour se resservir une tasse de thé.

— Verplanck crée de fausses pièces à charge dans le procès en abus de position dominante que l’Union européenne intente à Microsoft ; Karvelis aide le syndicat des créateurs d’œuvres artistiques à obtenir une extension de vingt ans de la durée des copyrights ; Verplanck, encore lui, émeut l’Amérique avec trois cas — fabriqués — d’enfants morts faute de soins médicaux, qui accélèrent le passage du State Children’s Health Insurance Program.

Gunnar réfléchissait, s’efforçant comme je l’avais fait quelques semaines plus tôt de discerner une cohérence entre ces trois dossiers.

— Dénonciation des monopoles, juste rémunération de la création intellectuelle, énonça-t-il enfin, ça ressemble à

un retour aux origines du capitalisme. Mais la couverture médicale obligatoire des enfants me laisse perplexe.

— Peut-être une tentative de mâtiner le capitalisme anglo-saxon d'un peu d'humanisme à l'européenne, hasar-dai-je sans trop y croire moi-même.

— Quoi d'autre ?

— Un très bon dossier de Djibo sur les enfants naturels que Thomas Jefferson aurait eus avec Sally Hemings, une de ses esclaves...

— Les histoires d'esclavage, c'est sa marotte, me coupa Gunnar. Il les réussit très bien, du reste.

— Une quasi-réédition du dossier Laïka, avec le lancement de Kwangmyongsong, le premier satellite nord-coréen. La fusée est restée coincée sur le pas de tir mais les Coréens prétendent que le satellite tourne au-dessus de nos têtes depuis septembre 1998. Dans le même ordre d'idées, Karvelis romance l'incarcération d'Hugo Chávez entre 1992 et 1994.

— J'ignorais qu'il avait fait de la prison. Pour quel motif ?

— Son coup d'État contre le président Pérez ayant lamentablement échoué, Chávez se rendit en direct à la télévision et gagna le cœur de millions de Vénézuéliens en se posant comme un recours contre la kleptocratie de Pérez. Il passa deux ans en prison et en sortit avec une excroissance de chair à l'œil qui réduit significativement sa vision. Karvelis prétend que Chávez aurait attrapé ça pendant son incarcération, sous-entendant qu'il n'avait pas fait l'objet d'un suivi médical et renforçant ainsi son image de martyr. En fait, la carnosité de Chávez remonte à son adolescence mais elle était jusque-là restée contenue dans des proportions raisonnables.

— Quel rapport entre l'œil de Chávez et un satellite nord-coréen ? demanda Gunnar, manifestement sceptique.

— Dans les deux cas, le CFR a favorisé des ennemis déclarés des États-Unis. Deux autres dossiers tournent d'ailleurs autour de l'avènement de la Chine. L'un vise à donner l'impression que la République populaire est plus avancée qu'elle ne l'est en réalité dans ses projets de construction d'un porte-avions nucléaire. L'autre réunit plusieurs jeunes artistes chinois sous la bannière d'un mouvement imaginaire, le réalisme cynique.

— Je ne sais pas trop qu'en penser. Le CFR a-t-il favorisé l'expansion de la Chine avec ses dossiers ou, au contraire, ne fait-il qu'accompagner son essor ? Oui, entrez !

Une jeune femme poussa la porte, les bras chargés d'une pile de classeurs qui menaçait de s'effondrer. Je m'élançai pour la soulager d'une partie de son fardeau et restai en arrêt devant son visage que cachait à moitié une longue mèche de cheveux blonds. Elle aussi m'avait reconnu.

— Nina Schoeman ! m'exclamai-je. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— De l'intérim, répondit-elle. J'ai démarré la semaine dernière.

Elle ajouta à l'adresse de Gunnar, qui était resté assis :

— J'ai photocopié les trois premiers classeurs, je m'occuperai des autres demain.

— Merci, mademoiselle Schoeman, dit Gunnar de son ton le plus digne en posant sa tasse de thé. Je n'ignore pas que la Constitution islandaise vous garantit un certain nombre de droits fondamentaux, mais croyez-vous qu'il vous serait possible de vous habiller de manière un peu plus classique à l'avenir ? Nous recevons régulièrement des clients à l'agence et je détesterais que votre style vestimentaire... disons avant-gardiste n'en conduise certains à

réorienter leurs budgets vers des officines plus traditionnelles.

Quel dommage que je n'aie pu prévenir Gunnar. Je lui aurais évité la réplique cinglante qui suivit :

— Il me semble justement que vous auriez bien besoin de faire le tri dans votre clientèle, riposta aigrement Nina. Comment pouvez-vous accepter le fric de ces pollueurs de Mollenberg qui démontent leurs usines bourrées d'amiante pour les reconstruire dans les pays du tiers-monde ?

Devant cette référence au premier client de Baldur, Furuset & Thorberg, Gunnar manqua s'étrangler. Je lui fis signe que je repasserais chercher mes affaires et poussai brutalement Nina hors du bureau.